
MICHEL MARC
BOUCHARD



SOUS LE REGARD DES MOUCHES

LE VOYAGE
DU COURONNEMENT



éditions
THEATRALES

SOUS LE REGARD
DES MOUCHES

LE VOYAGE
DU COURONNEMENT

Du même auteur
aux Éditions Théâtrales

LES MUSES ORPHELINES, *in* Québec/France, 1994

LE CHEMIN DES PASSES DANGEREUSES, 1998

aux Éditions Léméac, Montréal

LA CONTRE-NATURE DE CHRYSIPPE TANGUAY, ÉCOLOGISTE, 1984

LA POUPÉE DE PÉLOPIA, 1985

ROCK POUR UN FAUX-BOURDON, 1987

LES FELUETTES OU LA RÉPÉTITION D'UN DRAME ROMANTIQUE, 1987

LES MUSES ORPHELINES (*version originale*), 1989

L'HISTOIRE DE L'OIE, 1991

LES GRANDES CHALEURS, 1993

LE VOYAGE DU COURONNEMENT (*version originale*), 1995

LE CHEMIN DES PASSES DANGEREUSES (*version originale*), 1998

LES PAPILLONS DE NUIT, 1999

SOUS LE REGARD DES MOUCHES (*version originale*), 2000

MICHEL MARC
BOUCHARD

SOUS LE REGARD DES MOUCHES

LE VOYAGE
DU COURONNEMENT

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

Les éditions THÉÂTRALES bénéficient d'une aide de la

SACD

Société des Auteurs
et Compositeurs Dramatiques

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



© 1995, 2000, Léméac Éditeur, Ottawa

© 2001, Éditions THÉÂTRALES, pour la langue française
excepté l'Amérique du Nord
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-078-9

MICHEL MARC BOUCHARD

Michel Marc Bouchard est né au lac Saint-Jean au Québec en 1958. Pendant des études en tourisme, il écrit et monte ses premiers textes. Après l'obtention de son baccalauréat en théâtre à l'université d'Ottawa en 1980, il œuvre dans les différents théâtres francophones de l'Ontario en tant qu'auteur et comédien.

C'est en 1983 qu'il fait son entrée sur la scène montréalaise au Théâtre d'Aujourd'hui avec *La Contre-nature de Chryssippe Tanguay, écologiste*, dans une mise en scène d'André Brassard. En 1987, le succès de sa pièce, *Les Feluettes ou La répétition d'un drame romantique*, lui donne accès à d'autres scènes tant canadiennes qu'internationales. La pièce tiendra l'affiche plusieurs semaines au Théâtre du Ranelagh à Paris.

Depuis 1988, sa pièce, *Les Muses orphelines*, a été produite dans plusieurs pays, entre autres au Canada anglais, en Uruguay, au Mexique, en Allemagne, en France, en Italie et en Belgique. Le metteur en scène René-Richard Cyr en signe une remarquable mouture au Théâtre d'Aujourd'hui, en 1994. La dramaturge française Noëlle Renaude en signe une version pour la scène européenne qui fut donnée au Festival d'Avignon dans une mise en lecture de Laurence Février. Le film *Les muses orphelines*, réalisé par Robert Favreau en l'an 2000 à partir de la pièce, a obtenu plusieurs distinctions par les académies canadienne et québécoise du cinéma.

En 1991, la production des Deux Mondes et du Centre national des arts de *Histoire de l'oie*, créée dans le cadre des Rencontres internationales de théâtre jeune public à Lyon, dans une mise en scène de Daniel Meilleur, remporte un si grand succès que plus de trois cents représentations sur quatre continents ont été données depuis. Les Francophonies de Limoges, le Lift de Londres, Le May Fest de Glasgow, le Gran Ciudad de Mexico, le Theater der Welt de Munich, le Hong-Kong Arts Festival et le Brooklyn Academy of Music de New York ont, entre autres, accueilli cette production. D'autres productions belges, autrichiennes et allemandes sillonnent maintenant le continent européen. En 1998, le réalisateur canadien Tim Southam en signe une version pour la télévi-

sion. Cette production s'est méritée le International Banff Rockie Award 1999 décerné à la meilleure réalisation télé pour jeune public.

Michel Marc Bouchard a également écrit plusieurs comédies, dont *Les Grandes Chaleurs*, *Le Désir* et *Pierre et Marie... et le démon*. En 1998, il a conçu une importante exposition sur l'histoire de la ville de Québec, intitulée *Ludovica*, pour le musée de l'Amérique française de Québec, présentée à Québec en 1998-2000 et à Bordeaux au musée d'Aquitaine en 2001.

Ses pièces sont publiées, dans leur version originale, chez Léméac éditeur, à Montréal.

Il a obtenu de nombreux prix dont celui du Centre national des arts, ceux des associations des critiques de théâtre de l'Outaouais, du Québec et du Mexique, le Prix d'excellence littéraire du Journal de Montréal à deux reprises, le Dora Mavor Moore, le Floyd S. Chalmers. Il a été plusieurs fois finaliste au Prix du gouverneur général du Canada et à la Soirée des Masques, l'équivalent de la Nuit des Molières en France. Il a également reçu une bourse de la Fondation Beaumarchais.

Le film *Lilies*, réalisé par John Greyson en 1995 et scénarisé par Michel Marc Bouchard à partir de sa pièce *Les Feluettes*, a reçu trois Génies (les Oscars canadiens), dont celui du meilleur long métrage; de plus, le film a obtenu le Prix Téléfilm Canada au Festival des films du monde de Montréal, la Salamandre d'or à Blois (France), le Prix du public au Festival de San Francisco, le Prix du jury à l'Out Fest de Los Angeles et le prix du meilleur film au Festival Reel Affirmation de Washington.

C'est sous le titre de travail, *Les Hyènes*, que l'écriture du *Chemin des passes dangereuses* a débuté en 1995, alors que Michel Marc Bouchard était auteur en résidence au Théâtre du Nouveau-Monde à Montréal, grâce à un programme d'aide aux artistes du Conseil des arts et des lettres du Québec. En décembre 1996, dans le cadre de la Semaine de la dramaturgie du Centre des auteurs dramatiques, la pièce a été lue publiquement au Théâtre d'Aujourd'hui par Sébastien Delorme, David La Haye et François Papineau, sous la direction de l'auteur.

SOUS LE REGARD DES MOUCHES

« Il n'y a pour l'homme que trois éléments :
naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître;
il souffre à mourir et il oublie de vivre. »

La Bruyère

LE JEU DE LA MORT

Le spectacle du morbide s'offre à nous avec une impudeur de plus en plus insupportable. Grâce à la télévision, un enfant est quotidiennement spectateur d'une centaine d'agressions contre la personne... Et, bien sûr, c'est sans effet sur son comportement! (*sic*)

« Un homme tue sa femme, ses enfants, et se tue. » Le mode d'emploi est connu et les médias le répètent, le répètent et le répètent... La ligne est tenue entre la dénonciation et la valorisation. Le spectacle sexy des secours avec des ambulances rutilantes et des policiers sortant d'une agence de casting. C'est fascinant! Le macabre fait recette aussi dans les journaux, sur l'internet, au cinéma, dans les vidéoclips.

La maladie et la mort ont toujours séduit et, à raison, elles sont les composantes de l'Échéance. Mais le nouveau tribalisme virtuel n'a rien de rassurant; « autopsies en direct, crimes en direct, carnages routiers en direct, condamnés à mort en direct. ». Les marchands de la mort sont riches et heureux.

Même la sexualité est macabre; *piercing, banding, exctasying, humiliating*. Nous avons déjà égaré nos âmes, il ne restait que nos corps.

Ce soir, je vous convie à un conte où la fascination pour la mort et le désir de survivre jouent sur fond d'ennui. Comme dans tous les contes, les personnages sont archétypes et ils se confrontent; les abîmes contre la Lumière. Mais la noirceur part toujours avec une longueur d'avance.

Certains sont nés sous le regard de Dieu, mes personnages sont nés sous le regard des mouches.

Michel Marc Bouchard

*Je dédie cette pièce à Louis, mon amoureux
ainsi qu'à la mémoire de Jean-Louis Millette.*

PERSONNAGES

VINCENT, *fils unique de la Mère et cousin de Cousin.*

DOCILE, *serveuse de bar et toute nouvelle petite amie de Vincent.*

LA MÈRE, *mère de Vincent et tante de Cousin. Elle est divorcée.*

COUSIN, *homme sophistiqué d'une quarantaine d'années, neveu de la Mère et cousin de Vincent. Il est en charge de la gestion des porcheries.*

LE VÉTÉRINAIRE.

LA FEMME DU VÉTÉRINAIRE.

SERVANTE UN, *domestique.*

SERVANTE DEUX, *domestique.*

SERVANTE TROIS, *domestique.*

La pièce *Sous le regard des mouches* a été créée le 16 février 2000 à Montréal, à la compagnie Jean Duceppe dans une mise en scène de l'auteur avec Roger Larue, Sébastien Delorme, Marie Tifo, Céline Bonnier, Pauline Lapointe, Normand Lévesque, Micheline Poitras, Fanny Malette et Simone Chartrand.

Première partie

L'intérieur d'une riche maison de campagne. L'hiver.

Scène un

Un tableau sur le mur. Une chaise. La mère regarde vers l'extérieur. Cousin entre avec une petite table sur laquelle il y a un repas.

COUSIN.— Les servantes m'ont dit que vous n'avez rien mangé de la journée.

LA MÈRE.— Les ouvriers ont ouvert la barrière pour laisser passer une voiture.

COUSIN.— Vous vous inquiétez trop.

LA MÈRE.— Trois jours qu'il est parti, trois jours qu'on est sans nouvelle. Je l'ai imaginé agonisant dans un fossé. Je l'ai vu rampant sur une route déserte.

COUSIN.— Vous allez lui décrire votre image de femme terrorisée.

LA MÈRE.— Je ne sais pas.

COUSIN.— Vos traits tirés. Vos insomnies.

LA MÈRE.— Je ne sais pas.

COUSIN.— Comment voulez-vous qu'il reste avec nous si vous n'y mettez pas du vôtre ?

LA MÈRE.— C'est la voiture.

Temps. Cousin regarde dehors, ravi.

COUSIN.— Je vous avais dit qu'il allait revenir.

LA MÈRE.— Je respire.

COUSIN.— Respirons

LA MÈRE.— C'est une femme qui conduit.

COUSIN.— Vous avez vu, j'ai grimacé. Ça m'a échappé.

LA MÈRE.- C'est qui cette femme?

COUSIN.- Je déteste tout ce qui m'échappe.

LA MÈRE.- Je vais le prendre dans mes bras. Je vais le garder jusqu'à la nuit des temps. Je dirai tout ce qu'il faut. Il va rester. (*temps*) Elle a l'air jolie.

COUSIN.- C'est ça, elle est jolie.

LA MÈRE.- Je vais l'accueillir.

COUSIN.- Dans cette robe? Vous voulez qu'il fugue à nouveau.

LA MÈRE.- Je n'ai pas envie de changer de robe. J'ai envie de l'accueillir.

COUSIN.- Il doit vous revoir animée par la joie. Il vous veut fille de la lumière. Vêtue comme vous l'êtes, vous êtes la sœur du tourment et vous allez l'effrayer.

LA MÈRE.- Je vais me changer.

Elle sort.

COUSIN.- Oui, allons nous préparer.

Il sort. On entend siffler le vent d'hiver.

Scène deux

Docile et Vincent entrent dans la maison.

DOCILE.- (*impressionnée*) Wow! C'est pas mal grand. De la route, on dirait que votre maison, elle ressemble aux autres bâtisses.

VINCENT.- Notre maison a des fenêtres.

DOCILE.- À part les fenêtres, elle est pareille aux autres. Combien de bâtisses?

VINCENT.- Trente-cinq.

DOCILE.- Combien par bâtisse?

VINCENT.- Quatre cents.

DOCILE.- Trente-cinq porcheries, quatre cents cochons, ça fait...?

VINCENT.- Quatorze mille porcs.

DOCILE.- Wow! Vous vous sentez comment, entourés de quatorze mille cochons?

VINCENT.- Moins seul.

DOCILE.- T'es drôle. On peut aller les voir?

VINCENT.- Qui?

DOCILE.- Les cochons!

VINCENT.- Ma famille, avant.

DOCILE.- La famille avant. Les cochons après. Ça a du bon sens. Ça m'énerve. Après trois jours de relation, c'est plutôt vite pour se retrouver dans la belle-famille. J'aurais jamais imaginé une maison propre comme ça. Ça sent bon. Ça fait changement de dehors. J'aurais jamais pensé venir ici. Quand on parle de chez vous en ville, c'est toujours à voix basse, comme si on racontait une histoire louche. Au bar, quand vos employés viennent prendre un verre...

VINCENT.- Prends ma main.

DOCILE.- Je prends ta main, Vincent.

VINCENT.- Tu la lâches jamais.

DOCILE.- Jamais.

VINCENT.- J'ai les clefs de l'auto dans ma poche.

DOCILE.- Dans ta poche. Y vont m'aimer, tu vas voir.

VINCENT.- Oui.

DOCILE.- J'ai tout pour me faire aimer.

VINCENT.- C'est ça. Mon cousin, il va t'inventer des histoires sur moi.

DOCILE.- J'ai juste à faire semblant de l'écouter. Je suis bonne dans « faire semblant d'écouter ». C'est ma spécialité. Au bar, quand le client commence à dire des choses personnelles, surtout quand c'est la cinquième fois qu'y me dit la même chose personnelle, j'ai les yeux grand ouverts pis les oreilles ailleurs.

VINCENT.- Mon cousin, il va te dire des mensonges.
 DOCILE.- Je vais faire semblant.
 VINCENT.- Je règle mes affaires et à mon signal, on s'en va.
 DOCILE.- C'est quoi ton signal ?
 VINCENT.- Je te lâche la main.
 DOCILE.- On va rouler toute la nuit.
 VINCENT.- Oui.
 DOCILE.- On va regarder le soleil se lever sur la mer.
 VINCENT.- Oui.
 DOCILE.- La mer de glace, la mer blanche...
 VINCENT.- Le bleu le plus bleu.
Il est terrassé par une crampe au ventre. Il grimace de douleur.
 DOCILE.- C'est encore ton ventre ?
 VINCENT.- Ça va passer.
 DOCILE.- C'est pas normal.
 VINCENT.- C'est rien.
 DOCILE.- On devrait peut-être voir un docteur...
 VINCENT.- Je te jure que c'est rien.
 DOCILE.- On va dormir ici.
 VINCENT.- Non!!!
 DOCILE.- T'as peur de quoi ? Depuis qu'on a passé la barrière à l'entrée...
Temps.
 VINCENT.- La tête.
 DOCILE.- *(lui caressant la tête)* « Pour apaiser tes cauchemars. »
 VINCENT.- Les épaules.
 DOCILE.- « Pour libérer tes fatigues. »
 VINCENT.- Le ventre.
 DOCILE.- « Pour calmer tes tourments. »
 VINCENT.- *(il se relève ; lui souriant avec amour)* Tu vois, c'est toi mon docteur.

Scène trois

VOIX OFF DE LA MÈRE.- Vincent !
 VINCENT.- Elle connaît tous les souvenirs pour me retenir.
 VOIX OFF DE LA MÈRE.- Vincent !
 VINCENT.- Si elle raconte le passé, on se sauve.
 DOCILE.- C'est qui ?
 VINCENT.- Ma mère.
 DOCILE.- J'ai ben hâte de la connaître.
 VINCENT.- Non.
 DOCILE.- O.K. J'ai pas hâte.
 LA MÈRE.- *(apparaît avec une nouvelle robe)* C'est bon, je respire ! Laisse-moi te regarder. Ton cousin avait dit : « Vous allez voir, ma tante, il va revenir dans trois jours. On va faire une fête ! Faites vous une robe pour son retour. » Ensuite, il m'a parlé de Pénélope qui tissait, défaisait et retissait sa toile dans l'attente d'Ulysse. Il m'a raconté toute l'attente de Pénélope et tout l'espoir d'Ulysse. *(montrant sa robe)* Hier, je me suis faite celle-ci. Tu te souviens du tissu ?
 VINCENT.- *(à Docile)* Prends ma main.
 LA MÈRE.- Le marchand avait accepté de venir ici. T'as déroulé toutes les pièces.
 VINCENT.- Ma main.
 LA MÈRE.- Tu trouvais celui-ci tellement soyeux. Tu veux toucher ? Juste pour te rappeler ?
 VINCENT.- Lâche pas ma main.
 LA MÈRE.- Viens que je te prenne ! Viens que je te garde.
 VINCENT.- Reste où t'es.
Temps.
 DOCILE.- Bonsoir, madame.

LE VOYAGE DU COURONNEMENT

« Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit. »

*Extrait du Dormeur du Val
d'Arthur Rimbaud,
octobre 1870*

LE VOYAGE DU COURONNEMENT

J'ai fait la rencontre de mes personnages lors d'une traversée de l'océan Atlantique en 1990, lors d'une sieste sur une plage de Normandie en 1989... et dans plusieurs chapitres de nos livres d'histoire.

En route vers le sacre d'Élisabeth II, reine d'Angleterre et du Canada, les passagers de *l'Empress of France* reprennent leur souffle. Pour certains, le chaos a commencé deux siècles plus tôt lors de la défaite de leurs pères contre les Britanniques sur le sol de la Nouvelle-France. Pour d'autres, il y a juste une décennie lors d'un débarquement raté sur une plage de Dieppe. D'autres seront immolés durant ce voyage et ce, toujours et encore, au nom des aspirations paternelles.

Pour l'heure, nous avons laissé à nos fils et à nos filles les miettes discordantes d'une nation que nous n'aurons pas réussi à rendre souveraine ou « mieux » fédérée. Nos enfants seront encore à la merci des polémiques d'historiens qui troquent leur objectivité contre la doctrine des parties ; à la merci de nos journalistes, à la solde des patrons de la finance, attiseurs de toutes les formes de racisme. Pour l'heure, notre débat national ressemble à ce gros transatlantique blanc à bord duquel nos décideurs ne semblent avoir aucune emprise sur le gouvernail.

Bon voyage !

Michel Marc Bouchard

*À la mémoire des soldats canadiens morts
lors du débarquement de Dieppe de 1942.*

LES PASSAGERS

LE CAÏD, *mafioso. Père de Hyacinthe et de Sandro.*

HYACINTHE, *jeune homme de vingt-cinq ans. Fils du caïd. Pianiste. Sa mère est d'origine française.*

SANDRO, *jeune homme de quatorze ans. Fils du caïd et demi-frère de Hyacinthe. Sa mère est d'origine italienne.*

LE BIOGRAPHE, *biographe du caïd.*

LE DIPLOMATE, *diplomate canadien. Vétéran de la Deuxième Guerre mondiale.*

MARGUERITE GENDRON, *pianiste d'une vingtaine d'années. Fille du ministre.*

LE MINISTRE JOSEPH GENDRON, *ministre du gouvernement canadien.*

ALICE GENDRON, *femme du ministre.*

MADemoiselle LAVALLÉE, *chef du protocole à bord de l'Empress of France.*

ÉLISABETH TURCOTTE/ÉLISABETH MÉNARD/ÉLISABETH PENINGTON, *jeunes femmes dans la vingtaine. Gagnantes d'un voyage à Londres pour assister à la parade du couronnement.*

JÉRÉMY ET WILLY, *serveurs noirs et anglophones sur l'Empress of France.*

Cette pièce a été créée le 21 septembre 1995 au Théâtre du Nouveau Monde, dans une mise en scène de René Richard Cyr. (voir p. 152)

Épisode 1

LE BIOGRAPHE.— *(tenant dans ses mains un modèle réduit du bateau)* Très tôt le matin, une foule agitée prit d'assaut le majestueux transatlantique Royal Mail Steamship *Empress of France* de la Pacifique Canadien. Sur le quai, une fanfare militaire animait l'excitation des uns et les adieux des autres. *(fanfare)* Vers midi, le signal du départ se fit entendre une première fois. *(corne de brume)* Les passagers avaient envahi tous les ponts du bateau. Seul celui des premières classes était presque désert. D'un côté, un élégant transportant une cage qui contenait deux oiseaux marchait d'un pas pressé. De l'autre, Sandro, distrait, arrivait en sens inverse, un coca-cola à la main. L'élégant et le jeune garçon se heurtèrent de plein fouet. Il était midi. C'était le 22 mai 1953.

Il disparaît.

Le pont des premières classes. Le diplomate est couvert de coca-cola.

LE DIPLOMATE.— Quel étourdi !

SANDRO.— Je suis vraiment étourdi.

LE DIPLOMATE.— Vous auriez pu regarder où vous alliez !

SANDRO.— J'aurais dû regarder !

LE DIPLOMATE.— C'est très inconfortable.

SANDRO.— J' imagine que c'est inconfortable.

LE DIPLOMATE.— Vous avez abîmé mon costume.

SANDRO.— J'ai abîmé votre costume ?

LE DIPLOMATE.— Cessez de me faire écho.

SANDRO.— À l'instant, monsieur.

LE DIPLOMATE.— Ne me parlez pas de si près.

SANDRO.— Y a un tailleur sur le bateau.

LE DIPLOMATE.— Oublions ça !

SANDRO.— Mon père va payer.

LE DIPLOMATE.— Ne me parlez pas de si près.

SANDRO.— C'est à cause de mes lunettes. Je devrais les porter, mais mon père ne veut pas. Il dit qu'elles m'enlaidissent.

LE DIPLOMATE.— Jeune homme...

SANDRO.— Mon père va payer.

LE DIPLOMATE.— Oublions ça!

SANDRO.— C'est à vous les oiseaux?

LE DIPLOMATE.— Ce sont des alouettes cornues.

SANDRO.— Vous les emmenez partout où vous allez?

LE DIPLOMATE.— C'est un cadeau que le corps diplomatique canadien offre au zoo de Londres à l'occasion du couronnement.

SANDRO.— On dit que son carrosse est tout en or et qu'il est tiré par huit chevaux gris.

LE DIPLOMATE.— Je peux savoir où vous fonciez comme ça?

SANDRO.— J'allais voir mon père. Il est assez riche pour nous offrir la plus belle suite à bord, mais pas assez pour tenir ses promesses. Il m'avait promis un habit d'homme, un habit en serge noir aux rayures jaunes. J'ai défait mes malles et j'ai pas trouvé mon habit.

LE DIPLOMATE.— Vous m'êtes familier!

SANDRO.— Moi, je ne vous ai jamais vu, sinon je m'en souviendrais. Et tout le monde sait que j'ai une mémoire phénoménale.

LE DIPLOMATE.— Ah, oui?

SANDRO.— *L'Empress of France* pèse 20,123 tonnes, mesure 582 pieds de long par 75 de large par 42 pieds de haut. Il a été construit à Liverpool en 1928. Avant la guerre, il s'appelait le *Duchess of Bedford*. C'est après la guerre qu'on l'a baptisé *L'Empress of France*. Aujourd'hui, il entreprend son deux cent vingt-deuxième voyage. (*temps*) Je connais bien du monde qui n'en pourrait déjà plus de m'écouter et qui serait parti. (*le diplomate lui sourit*) Il faut avoir une bonne mémoire si on veut faire des affaires. Rien écrire. Jamais laisser de trace. Tout retenir. Le capitaine a commencé à m'apprendre la liste de toute la nourriture qu'il y a à bord.

LE DIPLOMATE.— Ah, oui?

SANDRO.— 24,430 livres de farine, 7,350 livres de céréales...

LE DIPLOMATE.— Vous n'allez tout de même pas...

SANDRO.— Quand j'aurai fini de tout mémoriser, ça va être un grand moment.

LE DIPLOMATE.— Vous parlez toujours autant?

SANDRO.— Louise me le disait souvent.

LE DIPLOMATE.— Qui?

SANDRO.— (*Sandro met ses lunettes*) Vous voyez le clocher là-bas? Elle vit tout près. (*fier*) Elle a dix-sept ans. Moi, j'en aurai quatorze dans un mois. Au moment où je vous parle, elle me pleure d'amour. Je lui ai dit je pars et elle m'a écouté comme on écoute un homme; *senza fare domanda*; sans poser de question.

LE DIPLOMATE.— Impressionnant.

SANDRO.— Vous ne le savez peut-être pas, mais je vaux onze mille dollars.

LE DIPLOMATE.— Estimez-vous heureux de connaître votre valeur. Vous avez là la réponse à l'une des grandes questions de l'existence. Je sais où je vous ai vu. Vous êtes le fils du caïd!

SANDRO.— Vous connaissez mon père?

LE DIPLOMATE.— Au tout début des temps, quand saint Michel Archange a chassé le diable aux enfers, avant qu'il ne descende dans les abîmes de la terre, il a creusé un trou pour y laisser sa semence. La légende veut que votre grand-mère se serait vautrée sur la semence du diable et qu'elle aurait ainsi engendré votre père.

SANDRO.— Wow!

LE DIPLOMATE.— Caïd des caïds, général du vice, roi des ombres. On dit que Dieu a personnellement nommé le premier cardinal de Montréal uniquement pour qu'il en chasse votre père.

SANDRO.— Moi, je suis le fils de la maîtresse italienne. Mon frère, lui, c'est le fils de la maîtresse française. Dites-le à personne, mais nous fuyons le pays.

LE DIPLOMATE.— Je sais. Voici votre nouveau passeport, Sandro.

Le diplomate sort un passeport de son veston.

SANDRO.— C'est ma photo! « Martin Peacock »? C'est vous qu'on paie onze mille dollars pour me trouver un nom aussi laid?

LE DIPLOMATE.— Je vais me changer.

